

patriotes qui ont dirigé sans fléchir cette lutte nouvelle de David et de Goliath? En faut-il plus pour que nous prêtions une oreille attentive aux battements de leurs cœurs, à leurs plaintes, à leurs appels? En faut-il plus pour que nous donnions généreusement un concours qu'ils nous paient au centuple en nous défendant contre les dangers qui nous menaceraient demain si jamais ils étaient vaincus?

* * *

Il ne faut pas, en effet, nous faire d'illusions ; la lutte qui se fait en Ontario, au Manitoba, dans les provinces de l'Ouest comme dans les provinces Maritimes, c'est la lutte de la Province de Québec ou du fort groupe canadien de langue française.

Notre vie française et catholique, si paisible qu'elle paraisse, si assurée qu'on la puisse croire, n'est pas sans courir de graves dangers. Si les adversaires du français en Ontario ou dans les autres provinces nous font bonne mine ou nous multiplient les sourires, ils n'en sont pas moins, d'une manière générale, les grands partisans de tous les projets de centralisation qui nous sont, périodiquement et sous diverses formes, présentés pour considération et adoption. S'ils disent bien nous aimer, dans notre province, ils ne se montrent jamais très ardents à nous faire accorder dans tous les domaines du fédéral la représentation que nous devrions avoir.

* * *

D'ailleurs, ne sont-ils pas déjà rendus dans notre propre forteresse et ne nous combattent-ils pas de toutes leurs forces? La bonne entente qu'ils refusent obstinément à nos compatriotes des autres provinces, ils viennent nous l'offrir à leur façon, en nous donnant à profusion les organisations sociales de leur choix, marchant sous leur inspiration et direction. Nous sommes charitables ; sous prétexte de bonne entente on vient nous faire accepter la philanthropie ; nous sommes fiers de nos origines et de notre valeur, et jaloux de nos droits, on s'en vient nous montrer à être tolérants... ; nous sommes attachés à notre langue, on vient nous faire parler l'anglais ; nous sommes de mentalité française, on vient nous apprendre à nous créer une mentalité quelconque, mais plutôt anglaise.

Si nous n'y prenons garde dans dix ans on pourra nous faire avaler tous les projets de centralisation qui consacreront peut-être notre mort.

Devant ce danger certain qui nous menace, jetons un regard vers nos frères qui luttent dans les autres provinces ; imitons-les dans leur résistance et nous saurons bien alors les retrouver dans la victoire.

Thomas POULIN.

Un épi tomba...

UN épi tomba d'une gerbe.

La gerbe était sur d'autres gerbes, au sommet d'une voiture bien chargée, bien équilibrée, et qui suivait la route, une route droite comme une règle et blanche comme un ruban.

La voiture avait deux chevaux percherons, cendrés, larges d'encolure, qui la tiraient avec un cliquetis de chaînes et la chanson du bois sous la charge. Un homme en bras de chemise, le teint basané malgré son chapeau de paille, claquait un fouet en marchant.

Comme l'attelage passait dans un chemin vicinal où l'élagage était mal fait, le haut des gerbes heurta la branche d'un tilleul qui s'avancait sur la route.

Et c'est là qu'un épi se détacha de sa tige, à la rencontre, et tomba.

.....

Henriette Langlois suivait de loin l'équipage. Elle avait à la main des marguerites des champs et quelques brins de bruyère cueillis au long des landes. Grande, chétive, un visage presque transparent où les yeux brillaient comme deux lumières discrètes, celles de veilleuses sur une âme, elle faisait ainsi chaque jour une promenade lente à travers chemins et bois pour y respirer la nourrissante tiédeur du grand air recommandé à sa poitrine délicate. Dans sa vareuse en mouflon jonquille, on eût dit une fée de la verdure, car ses pas ne laissaient pas d'empreinte sur le sol, tant elle marchait légèrement.

Elle aperçut l'épi qui traînait dans la poussière et le ramassa. La jeune fille, entre ses doigts frêles, en comptait les grains machinalement comme par diversion à des pensées tristes. Elle